Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 5 (1914)

Artikel: Maîtres et élèves dans la littérature française
Autor: Mercier, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-109998

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maîtres et élèves dans la littérature française.

Sur cette matière, la littérature du moyen-âge n'offre que peu de choses à glaner. Quelques brocards de Jean Clopinel († 1305) dans la seconde partie du Roman de la Rose, quelques allusions de contes et de fabliaux, quelques passages d'une sottie ou d'une moralité dans le genre de *Science et Asnerye :* — c'est tout.

Il fallut l'Humanisme, la Renaissance, la Réforme pour que la littérature proprement dite s'intéressât aux escholiers et aux magisters, et tout d'abord plus à ceux-ci qu'à ceux-là et pour les bafouer plus que pour les admirer ou les plaindre.

Rabelais et Montaigne portèrent les premiers coups à la vieille Université gothique qui, durant tout le moyen-âge, forme un Etat dans l'Etat et dont les collèges, entourés de fossés, de murailles, semblaient des forteresses. Avec sa multitude de disciples groupés en nations et en tribus, avec son titre de fille aînée de France, avec ses privilèges, ses fêtes, ses processions si longues que le recteur était aux Mathurins quand la tête de la colonne arrivait à Saint-Denis, elle était bien puissante ; elle comprenait le « pays Latin », et elle avait toute liberté de déformer l'intelligence humaine. Rabelais et Montaigne lui firent bravement la guerre : l'un avec sa brutalité, sa sagacité énorme, sa verve aristophanesque ; l'autre avec son bon sens, sa fine ironie, son honnêteté aimable.

Il nous paraît inutile, après cent autres pédagogues ou critiques éminents, de résumer ici le chapitre immortel *Du Pédantisme* et les pages savoureuses où l'auteur des *Essais* s'occupe de l'*Institution des enfants*. Montaigne et Rabelais ont tourné en dérision les « modalités, les entités, les quiddités, les hoccéités, les ampliations, les réduplications, les exponi-

bles et les insolubles » dont la scolastique prétendait nourrir l'esprit de la jeunesse. Ils ont maudit les geôles de jeunesse captive d'où Erasme ne rapporta que des humeurs froides et des poux.

Il est superflu de rappeler l'éducation encyclopédique que reçoit Gargantua. Si l'on brise l'os qui cache la substantifique moelle, on s'aperçoit que Rabelais sait concilier le corps et l'esprit, les livres et les choses, les études et les jeux, la poésie et la science, la méditation et l'action, l'art et l'utilité. Il n'oublie ni la nature, ni le monde, ni la morale, ni la religion. Et tout cela est dit sans les banalités dont la pédagogie est coutumière. Mais laissons le sage Ponocrates et aussi Eudemon, le jeune page du vice-roi de Papeligosse, heureux et charmant produit d'une pédagogie nouvelle. Les lecteurs du temps ont dû surtout goûter les imprécations contre la Sorbonne, la gent sorbonagre, sorbonigène, sorbonicole qui proscrit le grec et l'imprimerie comme arts d'hérétiques. La postérité a retenu la scène de l'écolier limousin tout joliet qui, rencontré par Pantagruel et pris pour un païen, lui répond : « Je vénère patrialement le supernel astripotens. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescripts decalogiques. »

Aux générations qui vont suivre, Rabelais a imposé le type inoubliable des précepteurs baroques qui, avant Ponocrates, instituèrent Gargantua. C'est d'abord maître Thubal Holoferne qui fit étudier à son disciple, dix-huit ans et onze mois, le traité de logique *De modis significandi* avec les commentaires de Hurtebise, de Faquin, de Tropditeux, de Gualehaut, de Jehan le Veau, de Billonio et de Brelinguandus, tant et si bien qu'il pouvait « le rendre par cœur à revers ». — C'est ensuite maître Jobelin Bridé, un autre vieux tousseux qui continua le même système. — C'est surtout maître Janotus de Bragmardo qui s'exprime en latin macaronique, en allitérations insensées, bien repu d'ailleurs et le plus malpropre du monde. Dans la crotte tenace incrustée *ad saecula saeculorum* à ses chausses, il y a un symbole poétique et naturel de l'attachement aux vieilles routines.

A cette exubérance qui, par moments, n'exclut pas l'indignation sincère, la colère de la Sorbonne ne trouva guère à opposer que *Le Maistre d'escolle* « farce joyeuse à V personnages ».

Ce maître d'école instruit trois écoliers dans la haine des novateurs. La leçon a profité. Les bambins reviennent de la promenade, ils racontent des horreurs sur les hérétiques et leurs livres et demandent le bûcher pour les uns et les autres. Le maître ravi les applaudit par le plus complet *satisfecit* et pour faire plaisir à la mère aussi ravie que lui, il leur donne *campos*. Là dessus commence la chanson finale. C'est le seul moment où cette cette pièce rancunière qui ne sent que le fiel et le roussi, devient un peu ce qu'elle dit être, et ce qu'elle n'est pas : une farce!

La comédie de la fin du XVI[e] siècle, celle d'avant Molière, n'a pas manqué de s'emparer du maître et du pédant. Par malheur, de ce sujet si riche, si intéressant, les auteurs ont fait une figure de convention, un masque d'une monotone bouffonnerie. Tel est le maître ès arts Lucian du *Laquais* de Larivey (1579). Ou encore, pour ne citer qu'une pièce entre beaucoup d'autres, tel est le Granger du *Pédant joué* par Cyrano de Bergerac (1619-1655). Avec des souvenirs encore frais de Grangier, son ancien principal du collège de Beauvais, le vindicatif et fougueux Gascon a mis dans ce rôle toutes les grimaces solennelles, toute la prétentieuse sottise, tout le pathos emphatiquement grotesque du genre. Le Granger de Cyrano s'exprime tantôt en devancier de Cathos et de Madelon : « Allons, qui de vous le premier estropiera le silence? » tantôt en compagnon de l'écolier limousin : « J'aurais composé là dessus une épitaphe la plus acute qu'aient jamais vantée les siècles pristins — *Extemplo* je vais les congréger. » Il parle un langage où tout se mêle : phœbus, mythologie, citations, rudiment, règles de Despautère : « Le marteau de la jalousie ne sonnera plus les longues heures du désespoir dans le clocher de mon âme... — Piliers de classes, tire-gigots, ciseaux de portions, exécuteurs de justice latine, *adeste subito, adeste, ne dicam advolate*. Jetez-moi promptement vos bras achillains sur ce Microcosme erroné de chimères abstractives, et liez-le aussi fort que Prométhée sur le Caucase. »

Ab uno disce omnes. Ajoutons que le maître a, pour l'ordinaire, le nez « cardinalisé de purée septembrale » à moins qu'il ne soit un vieillard amoureux et dégoûtant. Le pédant de la vieille comédie a eu la vie dure. Il se retrouve sous sa forme la plus conventionnelle et la plus caricaturale jusque

dans les proverbes de Musset. Tant il est plus aisé de répéter à l'infini une charge que d'observer la nature.

Molière pourtant s'était efforcé de substituer l'étude des caractères et de la vérité au jeu des types. En dépit de son ardeur de dispute, de son verbiage et de ses catégories, le bilieux péripatéticien Pancrace est vraiment humain : c'est un beau spécimen de vanité professionnelle. Pour le discret, posé, évasif Marphurius, le monde n'*est* point, il *apparaît* seulement. Mais, sous le bâton, le Pyrrhonien indigné reconnaît qu'il y a des vérités positives et des réalités tangibles. Eternelle satire de la théorie pure, impuissante et ridicule au contact de la pratique! Et le maître de philosophie de M. Jourdain? Celui-là est d'une moindre volée. Il suit tout uniment l'ornière pédagogique de son temps, il enseigne la philosophie au cachet d'après les programmes de l'Université. Il a lu le traité de Senèque *De la colère.* « Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements? Bien prêché, philosophe. Mais pourquoi te mettre aussitôt en colère et démentir dans le même moment toute cette sagesse d'emprunt? — De Jourdain et de son maître qui mérite d'être plus sévèrement jugé au cours de la fameuse leçon? Le maître. Sans doute la sottise est grande de cet écolier barbon. « La sotte chose, dit Montaigne, qu'un vieillard abécédaire! » Mais que dire du maître de sagesse qui entretient ce ridicule et exploite cette manie? Chose curieuse, cette dignité que Molière refuse à son philosophe il l'octroie généreusement au maître de danse! Peut-être, comédien du roi, se souvient-il que Louis XIV avait quatre maîtres de danse contre un d'écriture?... Du reste le maître d'armes, le maître à danser comme le maître de musique du bourgeois gentilhomme plaisent par le naturel de leurs mouvements. Hélas! aussi ils se jalousent, ils tranchent de l'important. Ils ramènent tout à eux, à leur profession, sans laquelle, hors de laquelle point de salut. — « Si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble et de voir dans le monde la paix universelle? » — Vous avez raison. — Et faire un mauvais pas dans une affaire, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser? — Cela est vrai et vous avez raison tous les deux.

Le premier « Petit Chose » du roman français, c'est Francion, le héros dont Sorel nous narre la vie mouvementée dans la *Vraie histoire comique de Francion* (1622). Francion, frère aîné de Gil Blas et de Figaro, avant de devenir un aventurier, fut envoyé, du fond de sa Bretagne, au collège de Lisieux, rue St-Etienne-des-Grès, à Paris. Sorel, ailleurs plutôt empêtré et balourd, se fait pendant une centaine de pages l'avocat de l'enfance. Il y a plaisir et tristesse à suivre le petit Francion en son collège. Il est si rare de rencontrer un enfant dans un livre du XVII^me^ siècle! Il regrette fort sa douce liberté perdue; il songe aux belles journées qu'il passait à cueillir du raisin et abattre les noix « sans craindre les messieurs », c'est-à-dire les gardes-champêtres. Une vie bien rude commence pour lui, une vie réglée au son de la cloche qui annonce la messe, les leçons, les repas. Et le voici en un costume d'escholier, la robe toute délabrée, la toque plate, le collet noir. Sa mine change bien vite. La bonne grâce ingénue des douze ans s'en va. Il reste à Francion un air humble, défiant, sournois, de chien souvent battu. Car Francion entend siffler les cruelles lanières de son régent Hortensius, lequel, deux cent cinquante ans avant le roman de Daudet, est le premier type du *pion* dans la littérature française. Pour Hortensius, il faut jargonner en latin, composer des centons avec Horace et Virgile, apprendre que haricot vient de *faba*. — Quelle est l'étymologie de *Luna*? — et il falloit répondre que ce mot se dit : *quasi luce lucens aliena;* — comme qui diroit, en françois, que chemise se dit quasi sur chair mise... Au réfectoire, Francion mange des œufs pourris et boit du vin moisi; des devises dignes d'Harpagon — *ne quid nimis!* — sont inscrites sur la porte. « J'appris alors à mon grand regret que toutes les paroles qui expriment les malheurs qui arrivent aux écoliers se commencent par un P, avec une fatalité très remarquable; car il y a pédant, peine, peur, punition, prison, pauvreté, petite portion, poux, puces et punaises avec encore bien d'autres, pour chercher lesquelles il faudroit avoir un dictionnaire, et bien du loisir. » On se venge par des filouteries et des mauvais tours. Francion imagine d'ouvrir un pâté offert à son maître, d'en enlever le contenu et d'y substituer un « chausse-pied ».

Avec Molière, avec Sorel, s'affaiblit le cliquetis des syllogismes en *Barbara, Baroko, Fresison*. Elle semble anéantie, la

vieille scolastique, celle qui discutait avec gravité ceci : « Le porc qu'on mène au marché est-il tenu par son conducteur ou par la corde? » Hélas! la scolastique ressuscite sans cesse et sans cesse nous guette avec un visage toujours nouveau.

En attendant, les célèbres Petites-Ecoles de Port-Royal revivent au début des *Mémoires sur la vie et les ouvrages* de Jean Racine par son fils Louis. Le *Télémaque*, de Fénelon (1699), honore l'époque où des ecclésiastiques de haut mérite étaient appelés auprès d'enfants terribles dont il fallait faire des Dauphins de France. *Le Traité de l'Education des filles* (1687) nous remet en mémoire les demoiselles de St-Cyr, élevées, selon l'idéal de Mme de Maintenon, chrétiennement et raisonnablement. St-Cyr eut cependant sa période d'agitation et de mondanité. On sait avec quel éclat, quelle pompe, quel faste de décor, quelle noblesse dans les noms des interprètes, furent jouées devant le roi *Andromaque* et *Esther ;* pour *Athalie*, on fut plus sage. Ce théâtre avait amené des complications et des incidents dont Mme de Sévigné, d'abord éblouie, a eu le pénible écho. Les tranquilles jeunes filles ne voulaient plus chanter à la messe pour ne pas gâter leur voix. Elles devenaient mondaines, discoureuses, mutines. Elles refusaient de balayer. Et il y a des lettres de Mme de Maintenon qui sont d'une dureté étonnante pour que tout ce jeune monde rentre dans le devoir. Il y eut même des intrigues. Ici, une tentative d'empoisonnement d'une maîtresse-surveillante ; là, c'est Mlle de Marcilly qui se laisse enlever par M. de Villette : le scandale se termina par un mariage. Mlle de Saint-Osmane fut punie de sa légèreté et enfermée au couvent où elle dut porter une vocation bien douteuse. Ce sont ces épisodes qui ont fourni à Alexandre Dumas père l'idée première de sa comédie : *Les Demoiselles de St-Cyr.*

Après les redoutables succès d'*Esther*, Mme de Maintenon se borna à des proverbes édifiants, des comédies morales sur l'ordre, le courage, les vertus cardinales. A huis clos et en robes de tous les jours, on joue *En forgeant on devient forgeron* ou *Les femmes font et défont les maisons*, ou encore *la Droiture*, *les Réprimandes*. C'est le théâtre enfantin et vertueux sur lequel prendra modèle Mme de Genlis. Dans *Les Trois Souhaits*, lady Mary (cinq ans) et lady Charlotte (sept ans) moralisent à qui mieux mieux devant Mlle Bonne, leur parfaite institutrice.

La seule distraction de Francion, en sa vie misérable, c'étaient les représentations dramatiques. Avec plus d'espace, il serait curieux d'analyser, après le répertoire des couvents, celui des collèges, des Jésuites surtout qui avaient le théâtre en grand honneur et invitaient à ces divertissements un nombreux public. Francion fut le dieu Apollon dans une moralité latine où le maître apprenait aux écoliers à tenir un mouchoir à la main pour se donner une contenance... Quand on a épuisé la mythologie ou la religion, on exploite amplement le comique de la gourmandise et de l'ivrognerie. Néophile ou Acaste sont des petits jeunes gens batailleurs, terreur des bourgeois, effroi des cabaretiers; ils cassent tasses et verres, dégaînent devant le guet et s'évadent par une porte de derrière,

En laissant leur chapeau sur le champ de bataille.

Le Collège donne encore une autre attraction : le ballet, justifié selon le P. Menestrier par Virgile qui nous dit, décrivant le bonheur des Champs-Elysées :

Pars plaudunt choreas.

Comment récuser de pareils précédents? Elèves et régents pouvaient danser la conscience tranquille. Et, en avant le Ballet des Arts, le Ballet du Temps, le Ballet du Destin, celui de la Curiosité, de la Vérité, de l'Illusion, de l'Idolâtrie! Chaque ballet, avec ses entrées, parties et subdivisions, devait ressembler à quelque démonstration algébrique. Nous voudrions bien savoir quelle était la tenue des choristes dans *le Triomphe de l'Infinitif* ou *la Défaite du Solécisme!* Les *Mémoires* de Collé au XVIII^me^ siècle rapportent de plaisantes choses sur ces jours où les corridors sombres du collège prenaient des aspects de coulisses. Un tel est puni pour avoir fait une tache à son maillot rose de Folie, un tel pour avoir dérobé le casque à plumes de Pyrrhus, un autre pour avoir fait un trou avec son coude dans le globe terrestre du ballet, celui-là pour s'être promené sans permission sur le char de la Fortune...

Ainsi s'amusait la jeunesse studieuse d'autrefois.

En un siècle qui a vu paraître le *Traité des études* du bon Rollin (1726-1731) et *l'Emile* de Jean-Jacques Rousseau (1762), la littérature devait adoucir ses satires et ses exagérations sur la cruauté des maîtres et l'esclavage des élèves. Il s'agit main-

tenant de former « le cœur et l'esprit », il faut enseigner les choses et non les mots, il s'agit de rompre les entraves de l'enfance et de l'adolescence. Le vent est à l'indulgence. Voltaire montre, dans *Jeannot et Colin* (1764), ce que c'est qu'un gouverneur du bel air éduquant M. de la Jeannotière. Le jeune marquis, son pupille, ne perdra pas son temps à connaître Cicéron, Horace, Virgile. Fait-on l'amour en latin ? — A quoi lui servirait la géographie? — Quand M. le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? — L'astronomie? — Quelle pitié ! on a l'almanach ! — Alors l'histoire ? — C'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. — Mais la géométrie ? — Elle a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. En vérité, c'est une mauvaise plaisanterie. « Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que M. le marquis apprendrait à danser. »

Plaisanterie à part, il est certain qu'à partir de Rousseau écoliers et pédagogues inspirent des pages plus attendries, plus sensibles, j'oserais dire plus aimantes. Une littérature naît sur l'enfance, à l'usage de l'enfance. Dès 1782, l'innocent Arnaud Berquin fait paraître son *Ami des Enfants*, que complétera l'*Ami de l'Adolescence*. Sous la Révolution, la section Saint-Joseph voulait faire de lui l'homme chargé d'élever le jeune Dauphin dans les idées nouvelles. Touché et effrayé : « Je suis perdu, dit-il à son fidèle Bouilly, car j'aimerai cet auguste enfant ! » Les écoliers de Berquin sont des frères d'Emile : l'homme est naturellement bon et des enfants bien nés devront être portés à la vertu par leurs instincts, à moins qu'ils ne cèdent à de mauvaises influences. Heureusement que Berquin est parfois illogique et dépeint joliment les petits défauts : paresse, étourderie, gourmandise, etc. Ne reprochons pas à Berquin ses fades imitateurs. C'est peut-être une injustice que le terme de *berquinade*. Et ce n'est pas la faute de l'*Ami des Enfants* si son disciple Bouilly a écrit tant de platitudes.

Marmontel (1723-1799) subit comme bien d'autres l'influence de Rousseau. En 1789, ce mondain, habitué des soupers d'Helvétius, se retire avec sa femme et ses enfants dans une « chaumière » à Abloville, en Normandie. C'est là qu'il rédigea ses *Mémoires*. « C'est pour mes enfants, dit-il, que j'écris

l'histoire de ma vie; leur mère l'a voulu. » Et ses premières pages ont de délicieux tableaux d'intérieur à la Chardin, scènes demi-bourgeoises, demi-campagnardes, « galettes de sarrazin, grosses châtaignes si savoureuses et si douces qu'à les entendre cuire dans la marmite le cœur vous palpitait de joie ». Les années de collège l'attendrissent. Il fut mis à Aurillac et il ressent la terreur du premier jour. Il revoit la présentation au préfet des études. Il narre des aventures. Un jour, menacé du fouet, tout rhétoricien qu'il était, Marmontel se révolte, harangue ses camarades et leur propose de se retirer sur l'Aventin. Son discours, ses marques de désespoir entraînèrent la foule et, comme on était à la veille des vacances, la classe tout entière sortit du collège en bon ordre et prit la clef des champs. Le préfet les regarda passer, stupéfait, et prédit à Marmontel qu'il serait « un chef de faction ». O douceur du souvenir!

Florian (1755-1794), lui aussi, a conté avec sensibilité dans *Les Mémoires d'un jeune Espagnol* son éducation à Fernixo (Fernex), chez Lope de Vega (Voltaire). Florianet avait pour précepteur le P. Adam, dont Voltaire disait : « Ce n'est pas le premier homme du monde. » Et, en effet, le jeune garçon se faisait *faire sa phrase* dans ses thèmes latins par Lope de Vega. L'aumônier trouvait le thème excellent. Il le montrait au patriarche comme un petit chef-d'œuvre; et « Lope de Vega disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge ».

A la récréation, Florianet répétait l'*Iliade* en saccageant les pavots de Voltaire avec une épée en bois qu'il s'imaginait forgée par Vulcain. Plus tard, il fit, chez le duc de Penthièvre, deux ans d' « état pagique » et on l'appela *Pollichinello*. Enfin il passa par l'école d'artillerie de Bapaume et, à force de calculer le solide d'un boulet et de tracer sur le parquet, avec de la craie, la démonstration de la vis, il fut reçu sous-lieutenant. Sa cocarde et sa dragonne faisaient tout son bonheur. Mais Penthièvre le reprit, le penthiévrisa. Florian était prédestiné aux bergeries, aux houlettes, aux rubans, aux florianeries. Sorti des mains des cuistres du XVI^me^ siècle à la verge cinglante, c'est sur le mode de l'émotion sensible et mouillée que le cortège des collégiens, conduit par Florian, s'arrête au seuil de la Révolution pour entrer dans l'Eldorado! Le réveil sera dur.

L'enfant du peuple, lui, n'a pas encore été dépeint à l'école. Mais quoi? L'instruction est aux privilégiés. Dans l'Auvergne, la Marche, le Limousin, on ne trouve pas une école par vingt villages. En Provence, il y a des espèces de foires aux instituteurs. Ceux-ci sont ambulants, ceux-là, comme des valets de ferme, loués pour un an. Le pauvre homme enseigne au cabaret, dans une grange, à l'écurie, près des vaches, en hiver. Il sait peu : il fait répéter éternellement l'alphabet ou *la croix de par Dieu*. Aussi lui faut-il un métier supplémentaire : fossoyeur, maçon, tailleur, ménétrier ou *violoneux*. Moyennant deux cents livres par an, il rasera, à ses jours de congé, les habitants.

Tout cela semble naturel. De ces misères ou de ce pittoresque, la littérature « sensible » n'a rien su voir, rien su retenir, rien su dépeindre.

* * *

Si le propre des Romantiques est de nous révéler leurs sensations et leurs sentiments, au besoin de romancer leur existence, si, penchés et mélancoliques, ils avaient mal à l'âme, mal à la vie, rien d'étonnant à ce que l'Ecole leur ait fait pousser des plaintes, leur ait causé (parfois rétrospectivement) des tristesses cruelles ou laissé un dégoût amer. D'autres, affirmant leur moi, se sont révoltés.

Chateaubriand, au début de ses *Mémoires d'Outre-tombe*, se montre à nous comme un franc polisson faisant le coup de poing avec les garnements sur la plage de St-Malo et rentrant au logis déchiré, débraillé, sale, noir, mais libre. Sa mère obtint enfin qu'on le mît au collège de Dol. Il y resta trois ans. « Il fallut quelque temps à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collège et régler sa volée au son d'une cloche. » Chateaubriand défiait l'abbé Egault de lui donner le fouet. « Il m'appela rebelle et promit de faire un exemple. Nous verrons, répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit. » Ailleurs, l'orgueilleux René écrit : « Dans les jeux, je ne prétendais mener personne, mais je ne voulais pas être mené : je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et tel je suis demeuré. »

Les principaux Romantiques ont connu le lycée napoléonien que Taine anathématisa dans une page célèbre. Le régime

intérieur tenait à la fois du couvent et de la caserne : les proviseurs, censeurs, principaux doivent être célibataires, les élèves sont astreints à l'uniforme, à une discipline toute mécanique et militaire. Le lycée est l'apprentissage du régiment.

Alphonse de Lamartine, arrivant de Mâcon par le coche, est placé dans un collège à Lyon. Jusque là, éduqué par sa mère à la Jean-Jacques, instruit par le vieux curé de Bussières, il a vécu à Milly la vie d'un petit seigneur très campagnard. Les *Confidences* (qu'il faut manier avec une prudence extrême) nous trahissent son affreuse déception. « Les maîtres de cette pension voulaient imiter le cœur d'un père pour de l'argent ! » Les camarades remarquèrent bientôt les chaussures grossières, le col de chemise trop bas et mal empesé du nouveau venu. Alphonse trouva le professeur injuste envers lui et envers d'autres. Il en souffrit intolérablement. Des idées de suicide l'assaillirent avec force. Après une scène de pugilat à laquelle prirent part plusieurs marmitons armés de broches, de grils de fer, et qui se termina par des blessures, le jeune Alphonse aurait dit : « Je ne resterai pas plus longtemps dans cette boucherie sinistre, plus semblable à un abattoir qu'à une école. » A la faveur d'une ruse — une balle en caoutchouc lâchée comme par mégarde dans la rue à travers le parloir — Lamartine se sauva, suivi de deux amis, les frères de Veydel de Mâcon. Ils furent rejoints à Fontaines-sur-Saône, à six lieues de Lyon. C'était un Vendredi-Saint. Les fugitifs étaient attablés non pas devant l'omelette et le fromage des *Confidences*, mais devant une bonne volaille. Mis au cachot, Lamartine ne voulut faire aucune excuse ; il ne se repentit de rien. Devant un tel entêtement ses parents le retirèrent. Entré, le 22 octobre 1803, au collège ecclésiastique de Belley, il s'y plut tout à fait. Les *Confidences* font des professeurs autant de saints. Il est vrai qu'à la fin de l'année le P. Béquet et le P. Varlet lurent en séance publique une composition de leur élève, un *Printemps à la campagne*, qui est, en effet, déjà très lamartinien.

Pour Alfred de Vigny, il fit ses études au lycée Bonaparte. » J'étais, écrira-t-il en 1847 *(Journal d'un poète)*, persécuté par mes compagnons ; quelquefois ils me disaient : « Tu as un *de* à ton nom, es-tu noble ? » Je répondais : « Oui, je le suis. » Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race mau-

dite, et cela me rendait sombre et pensif. Jaloux de ses succès scolaires, ses camarades lui en faisaient payer la rançon : « Ils me prenaient le pain de mon déjeuner ; et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le *devoir*, le *thème* ou l'*amplification* de quelque *grand* qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais. » Vers la fin de l'Empire, la guerre était debout dans le lycée. Les logarithmes et les tropes n'étaient à ses yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur. « Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de Vive l'Empereur ! interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. »

Les plus lointains souvenirs de Victor Hugo se rapportent à une école enfantine, rue du Mont-Blanc, à Paris. Il avait trois ans. On le menait, le matin, dans la chambre de M^lle^ Rose, la fille du maître. M^lle^ Rose, encore au lit le plus souvent, asseyait le marmot sur le lit près d'elle. Quand elle se levait, Victor Hugo la regardait mettre ses bas *(Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie)*. Le Collège des Nobles à Madrid, vers 1811, lui laissa des impressions moins agréables. Surtout il détesta à Paris la pension Cordier et Decotte qui devait le préparer à l'Ecole polytechnique.

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! Magisters ! Je vous hais, pédagogues !
. . . . . .
Car vous êtes mauvais et méchants ! Mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique.

Alfred de Musset eut d'abord un précepteur qui grimpait aux arbres avec lui. Il fut plus tard externe au lycée Louis-le-Grand. Il se plaint des tracasseries et des mauvais tours de ses condisciples. Ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir le second prix de philosophie au grand concours en 1827. Sa mère décrit la cérémonie. Il y avait des fanfares, des princes, les quatre facultés en grand costume. Elle a bien pleuré, et c'était délicieux. « Pendant trois jours, nous n'avons vu que couronnes,

livres dorés sur tranche; il fallait des voitures pour les emporter. »

Petit « pays chaud » au visage mat, exilé de Tarbes l'ensoleillée sous le climat pluvieux de Paris, Théophile Gautier fut mis, âgé de huit ans, à Louis-le-Grand en qualité d'interne. On dut le retirer du lycée où il serait certainement mort d'ennui. « Je fus saisi, raconte-t-il, d'un désespoir sans égal que rien ne put vaincre. La brutalité, la turbulence de mes petits compagnons de bagne me faisaient horreur. Je mourais de froid, d'ennui et d'isolement entre ces grands murs tristes où, sous prétexte de me briser à la vie de collège, un immonde chien de cours s'était fait mon bourreau. Je conçus pour lui une haine qui n'est pas éteinte encore... Toutes les provisions que ma mère m'apportait restaient empilées dans mes poches et y moisissaient. Quant à la nourriture du réfectoire, mon estomac ne pouvait la supporter. J'étais là dedans comme une hirondelle prise qui ne veut plus manger et meurt...

Le premier maître de George Sand fut Deschartres, un original qui donnait de l'émétique à tout propos et n'établissait aucune différence entre les filles et les garçons. La petite Aurore Dupin ne demandait pas mieux que d'être traitée en garçon. L'*Histoire de ma vie* raconte qu'elle fit à Deschartes ce que les enfants de Nohant appelaient des *trompe-chien*. C'est un trou recouvert de feuillage, que l'on remplit de terre délayée dans de l'eau. Deschartes y enfonça ses bas à côtes et ses jolies guêtres de nankin. Il fallait calmer la jeune fille qui fut mise à Paris au pensionnat des Anglaises. De 1817 à 1820 George Sand n'en est point sortie. Elle a fait de cette maison une description saisissante et pittoresque : la salle d'étude au vilain papier jaune d'œuf, avec un vilain poêle fumant, une odeur de poulailler mêlée à celle du charbon. Les fenêtres sont grillées et garnies de châssis de toile. C'était bien la prison, mais la prison en une nombreuse société. Les élèves se divisaient elles-mêmes en trois catégories : les *diables*, les *sages* et les *bêtes*. Aurore se classa immédiatement dans les *diables* et devint plus diable que toutes les diables. Elle s'échappait dans les corridors, grimpait sur les toits, répandait le bruit que la supérieure avait un ventre d'argent qu'on entendait tinter quand cette dame gravissait les escaliers. Elle cachait des os dans le piano, lançait au plafond la tartine de

confiture, dirigeait au fond des caves des expéditions nocturnes à la recherche d'un cadavre ou d'un fantôme.... Après quoi, elle passa dans les *anges;* elle devint mystique, lut St-Augustin, se condamna aux austérités, se crut Ste-Thérèse et resta toute la nuit en extase dans la chapelle.

A ces souvenirs scolaires des Romantiques, on ajouterait sans peine ceux de bien d'auteurs plus récents. Cela ferait un pendant français au livre du Dr Graf, *Schülerjahre*[1], où les témoignages de 144 personnalités (dont 52 poètes et écrivains) constituent un terrible réquisitoire contre l'école et un vrai martyrologe de l'enfance : méthodes déplorables, pédanterie, ennui incommensurable, injustices quotidiennes, années gâchées!... Ces documents ne sont pas sans valeur : il faut les méditer. Mais une critique avisée dira, en les feuilletant, que l'enquête sur les « bons souvenirs » risquerait d'être aussi fructueuse. C'est vrai qu'elle se vendrait moins. L'ouvrage du Dr Graf accorde une place énorme (plus de 100 dépositions) aux artistes de tout genre. *A priori*, leur sensibilité, comme chez les Romantiques, est plus fine, plus douloureuse. Ils supportent mal la règle commune, d'ailleurs nécessaire. Enfin, quels que soient le tact, la bonté, le savoir d'un maître, l'élève gémira toujours à l'école. Il faut obéir, il faut travailler!... Le devoir apparaît, régulier, pénible. C'est le lot de la vie. Mais on n'ose pas se plaindre de la vie; alors on se venge sur l'école qui vous y a préparé!...

Michelet, lui, est le romantique stoïcien. *Ma jeunesse*, *Mon journal* rappellent que son enfance ne fut point nourrie, que les cicatrices de sa main droite témoignent de tant d'hivers passés sans feu. La troisième au lycée Charlemagne fut pleine de misères; il entrait souvent en classe l'estomac vide. Mais sa frêle enveloppe recouvrait une invincible énergie...

C'est à ces humbles et à ces vaillants, qu'ils écoutent ou qu'ils enseignent, c'est aux victorieux et aux blessés de la lutte scolaire, élèves ou maîtres, que, dès 1850, la littérature réaliste — roman, poésie, théâtre — va s'intéresser avec un redoublement d'ironie, de curiosité, d'analyse, de sympathie, de vérité.

[1] Buchverlag der « Hilfe », Berlin 1912.

* * *

Sa Majesté l'Enfant!... Parmi l'immense littérature que le XIX^me^ siècle et le nôtre ont consacrée à son règne, nous ne pouvons donner ici une place aux livres dits de récréation et d'agrément. Il faut renoncer à énumérer les histoires non sans talent de Jules Girardin, de M^me^ Colomb, de M^me^ de Pressensé, d'André Laurie et de tant d'autres. Pour nous, grands, désireux de plus d'idées, de plus de psychologie, il semble qu'il faille distinguer deux groupes : les œuvres qui n'ont voulu que peindre et les œuvres à tendance, à thèse, ou même de combat.

Voici l'inoubliable entrée au collège de Charles Bovary, avec sa célèbre casquette neuve dont la laideur muette, dit Flaubert, avait des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Il ouvre le cortège des souffre-douleurs — pions, professeurs et élèves — dont abondent les livres contemporains. Qui ne se rappelle la première des *Solitudes* de Sully-Prudhomme?

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours;
Les autres font leurs cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours.

Daudet écrit : « Je compatis aux malheureux parce que j'ai connu la souffrance. » Il a eu des débuts amers comme *Le Petit Chose* (1868). Daniel Eyssette a reçu par dérision ce surnom d'un professeur du lycée de Lyon, à cause de sa blouse d'écolier, de son air emprunté et de sa petite taille. Il se sent poète. « Gagne ta vie! » lui dit son père. Comme Daudet, maître répétiteur à Alais de 1855 à 1857, Daniel est maître d'études à Sarlande. Et Daudet a eu pour l'humble pion des larmes de pitié. Il nous attendrit sur cette chose douloureuse : le maître débutant, bon, faible, sans autorité. Il nous attendrit sur l'ignorant Bamban, le bancal vêtu d'une blouse fanée à carreaux rouges, que son père, maréchal-ferrant, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, envoie au collège en se saignant aux quatre membres. — *Jack* (1876), encore un martyr! C'est le fils d'une demi-mondaine, Ida de Barancy, qui, n'ayant pu le faire recevoir au pensionnat d'Auteuil à

cause des façons quelque peu équivoques qu'elle affiche, le confie aux soins de M. Moronval, un mulâtre qui a pour spécialité d'exploiter ce qu'il appelle « les petits pays chauds », de pauvres enfants de créoles, parmi lesquels se trouve même un fils de roi, l'héritier du trône du Dahomey. A l'innocente victime, Daudet prodigue sa compassion et il rend d'autant plus ridicules ou odieux Moronval, le tyran de l'école, et ses professeurs, le Dr Hirsch, le chanteur Labassindre, le beau d'Argenton, un raté qui pose pour le poète dont les duchesses mangent le cœur.

Jules Vallès (1832-1885) a dépeint dans *L'Enfant*, dans *Jacques Vingtras*, avec l'accent de l'autobiographie, tour à tour ironique ou révolté, des scènes prodigieusement vivantes de collège et de lycée, sous Louis-Philippe et Napoléon III. Dans le *Roman d'un Enfant*, Loti ne retrouve du collège que des impressions de mortel ennui et d'étouffement glacé. Elève inégal, à surprises, il déteste, parmi ses professeurs, le Bœuf-Apis et surtout le Grand-Singe-Noir. De tous il récolte des pensums. « Vous me ferez cent lignes, vous, le petit sucré, là-bas ! » Mais tante Claire aidera souvent son neveu en faisant à sa place, d'une écriture imitée, les pensums du Grand-Singe.

Anatole France, lui, n'a guère détesté que le manuel de M. Coquempot. « Qu'il me soit permis de m'étonner qu'il faille faire des exercices si douloureux pour apprendre une langue qu'on nomme maternelle et que ma mère m'apprenait fort bien, seulement en causant devant moi. » L'auteur charmant du *Livre de mon ami* n'a pas trop malmené ses bons maîtres du collège Stanislas. En huitième préparatoire, il a révéré le prestige de M. l'abbé Jubal jusqu'au jour de la distribution des prix exclusivement. Il a rendu immortel frère Chotard, l'héroïque professeur qui, dans sa chaire, dictait de si beaux arguments sur les Romains, mais qui, dans le cours de la vie ordinaire, avait peur de tout ce qui peut, de près ou de loin, endommager le cuir d'un honnête homme. Nul mieux que M. France n'a glorifié les belles humanités. Et que de remarques justes, de conseils judicieux semés dans *Le Livre de mon ami* (1885) ou dans *Pierre Nozière !* (1899). Par exemple, cet A B C de la pédagogie : « Ne vous flattez pas d'enseigner un grand nombre de choses. Exposez sans jargon, dans

la langue commune à tous, un petit nombre de faits qui frappent l'imagination et contentent l'intelligence. » Que Pierre effaré pénètre dans le tumulte du pensionnat que tient M^lle^ Lefort au faubourg St-Germain pour les enfants en bas âge, ou qu'au collège il soit houspillé pour son antique gibecière, ou qu'enfin, bientôt bachelier, il perde contenance devant la belle M^me^ Gance, l'auteur démêle avec délicatesse l'éveil de l'esprit, de la poésie et des passions chez un écolier qui sera un artiste, un contemplateur, qui prendra le monde comme un problème pour la pensée, non comme un magasin de provisions où il s'agit avant tout de se faire sa part. C'est ce que fait mieux voir le voisinage d'un autre enfant, le petit Fontanet, « ingénieux comme Ulysse », qui élève des vers à soie dans son pupitre et qui deviendra avocat, conseiller général, administrateur de diverses compagnies, député[1].

Parfois Coppée a dit en vers sa sympathie pour l'enfance des écoles; esquisses touchantes :

Hier, sur une grande route où j'ai passé près d'eux,
Les jeunes sourds-muets s'en allaient deux par deux.
. . . . . .
Chaque buisson jetait un trille de fauvette
Et les grillons joyeux chantaient dans les bluets.
Je penserai longtemps aux jeunes sourds-muets.

Ou petites scènes enlevées à la porte d'une école :

Les deux petites sont en deuil;
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Ou tableautins d'intérieurs de classes, laïques ou congréganistes :

La classe. Des murs blancs, des gradins noirs, et puis
Un christ en bois, orné de deux rameaux de buis.
. . . . . .

[1] Du *Livre de mon ami* procèdent quantité d'autres livres qui, par quelque côté, touchent à notre sujet : Jean Ajalbert : *Le P'tit.* — Léon Hennique : *Peuf.* — Abel Hermant : *Eddy et Paddy*. — Hugues Le Roux : *O mon passé....* — Lichtenberger : *Mon petit Trott*, etc. — V. et P. Margueritte : *Poum. — Zette.* — J. Renard : *Poil de Carotte.* — Renaudin : *Mémoires d'un petit homme*. — José Vincent : *Petit Pène*, etc., etc.

Et la bonne sœur
ne veut pas voir tous les yeux épier
Un hanneton captif marchant sur du papier.

Mêlant à la charge une grande vérité, la verve de Gyp a observé une paire d'enfants mal élevés et qui plus est parisiens, *Mlle Loulou* (1888) et *Petit Bob* (1889). Excellente satire par endroits de l'éducation à domicile dans le grand monde! Mlle Loulou a quinze ans. Elle est maigre, chiffonnée, très drôle. Elle a une crinière acajou, des yeux verts, pailletés de jaune, une bouche grande avec des dents de petit chien et surtout un petit nez insolent. Au moral, nous sommes prévenus qu'elle est intelligente, bonne et le plus souvent insupportable. Patricienne, elle affecte des manières hardies, le ton vulgaire. Habite-t-elle faubourg St-Germain ou place Maubert? Elle dit : « ...turellement! ...faitement! » Elle dit encore : « Ben oui! — C'est chic! C'est rageant! — Tu m'embêtes! » On ne conjugue pas plus crânement les verbes « rigoler, raser, gaffer ». Loulou, accablée de leçons, de fortes études classiques (il faut bien suivre la mode!), peste contre les programmes. Elle « bûche les math..., ces sales math...! » Elle ne réfléchit pas, parce que, dit-elle, « ça l'empêche de penser ». L'allemand lui vient par une gouvernante d'Outre-Rhin. Fräulein est une flegmatique personne ne sachant pas un mot de français et assistant de loin, sans se faire de bile, aux orages de la journée. La vengeance de Loulou est d'étonner ses parents par des opinions (?) hardies en histoire, en littérature, en art. Loulou a, hélas! dans un certain monde, de multiples sosies.

Bob a huit ans à la mairie, mais sa précocité de Parisien émoustillé lui en vaut bien douze. Il a une mémoire de perroquet et des malices de ouistiti. Comme Loulou, il déchiquète la langue, il aime l'argot. Une figure s'appelle chez lui une *trompe*, un maladroit est un *empaillé* et le brave militaire retraité *une vieille panoplie*. Il reçoit les leçons de « Monsieur l'abbé », précepteur pour ses péchés, et qui fait avec Bob un rude purgatoire. Bob a le propos agressif et l'impertinence naturelle, parce que, voyez vous, le respect, « ça complique tout ». Bob n'est pas une bête, c'est un irrégulier. Il travaille en marge du programme et quelquefois en travers. *Athalie* lui semble emb... ennuyeux, bien que ce soit « un gosse qu'est

l'intrigue » ; mais c'est le poème de prédilection de M. l'abbé : cela suffit. Avec cela, gâté par tous, Bob a mis le grappin sur chacun, notamment sur sa mère. Drôle maintenant, que sera-t-il à vingt ans ? On frémit.

Avec raison et pour beaucoup de raisons, le théâtre, à moins de verser dans le mélodrame, ne se hasarde pas volontiers à camper des enfants sur la scène. Dans *La Famille Benoîton* (1865), qui n'est plus qu'un document pour l'histoire des mœurs sous le second Empire, Victorien Sardou présente Fanfan Benoîton qui, âgé de sept ans, joue à la Bourse aux timbres et pense déjà que les affaires sont les affaires. Son frère Théodule, cancre de la plus belle venue, n'est pas seulement ridicule : il est vicieux. Il singe les hommes par leurs mauvais côtés. Il fume des *cabañas* première qualité, salue ses sœurs d'un « Bonjour petites ! » comme un membre du Jockey-Club. Le cynique adolescent développe en face de son père sa théorie de l'art de parvenir : « Suis-moi bien, papa... Je passe mon bachot, n'est-ce pas? Je suis refusé. — Comment, refusé ? — Oh ! mais là, roide ! — Je t'engage dans l'armée, polisson ! — Ne fais donc pas de poésie, papa ! Tu ne m'engages pas, mais tu paies mes dettes... Mes dettes payées, je fais mon petit scandale dans la rue. — Pour?... — Pour me poser, donc !... »

Les collégiens de dix-huit ans ne sont heureusement pas tous de cette étoffe. Il est réconfortant de lire *Les Grands*, pièce en quatre actes représentée pour la première fois à l'Odéon, le 26 janvier 1909, et due à MM. Pierre Veber et Serge Basset. *Les Grands* ne sont pas les grands de ce monde, ce sont les élèves de la division supérieure d'un collège de province. C'est une société en miniature qui a ses humbles, ses forts, ses médiocres, servant de fond bien vivant aux deux protagonistes mis aux prises par un cas de conscience. C'est à la fois une comédie de mœurs et une sorte de tragédie cornélienne. On y peut rire, on peut pleurer aussi. Ces *potaches* ne sont pas, selon la tradition française, des garçons timides ou un peu niais et ridicules. Ils ont du cœur, de l'honneur, de la conscience. Des types de maîtres variés, sympathiques ou comiques, sans être grotesques, entourent ce drame ingénu.

Le gigantesque effort pédagogique de la troisième Républi-

que, à tous les degrés, a fait naître une copieuse littérature qui s'est souvent servie de la fiction pour mieux défendre cette œuvre et surtout, ce qui est plus facile, pour mieux l'attaquer. En trente ans, législateurs et parlementaires ont laïcisé, polémisé, réformé, inventé quatre baccalauréats, tronqué l'Ecole normale, créé les cours et expositions du Musée pédagogique, fondé les œuvres post-scolaires. Ces réformes ont abouti à la crise du français, à la crise de la Sorbonne, à la crise de l'Ecole de médecine, à la crise de la Faculté de droit, à la lutte contre les syndicats d'instituteurs et à beaucoup d'autres crises, lesquelles ne sont que des épisodes de la crise générale de tout enseignement et de toute culture. On ne change pas du jour au lendemain des monopoles et des habitudes séculaires. De là des partis-pris, des exagérations, des colères, des revendications généreuses, mais qu'on voudrait plus pratiques et moins déclamatoires contre des abus invétérés.

Laissons de côté, pour nous borner, la question universitaire. Dans l'*Ame d'un enfant*, Jean Aicard a ému, mieux que d'autres, l'opinion publique au sujet du grave problème de l'internat. Il y a quelques audaces et des outrances dans les études de mœurs de Mme Gabrielle Reval, auteur de *Sévriennes* (1900), d'*Un lycée de jeunes filles* (1901), de *Lycéennes* (1902). Les inconvénients de la vie en commun y sont largement étalés. — Sous le pseudonyme de Brenn, un écrivain qui, sans doute, connaît personnellement la vie universitaire des très petites villes, en donne une peinture fouillée dans le roman d'*Yves Madec, professeur de collège* (1905). Ce livre pourrait s'intituler : Servitude et grandeur scolaires. Il est inspiré d'une ardente passion de justice, mais il me paraît d'un idéologue. J'aime mieux *M. le Principal* (1908) où Jean Viollis fait tenir une tragédie intime dans la vie grise d'un directeur de collège en province. Les idées de M. Albert Thierry sont très voisines de celles de Brenn. *L'Homme en proie aux enfants* (1909), en un style original mais tendu et fatigant, note, jour par jour, avec une minutie scrupuleuse les incidents de classe qui éclairent la psychologie obscure de l'écolier et ont leur retentissement dans la conscience du maître. Le tout est un violent réquisitoire contre l'école primaire supérieure qui ne livre à la société que des élèves avides de sinécures et d'aris-

tocratie. L'homme en proie aux enfants semble surtout horripilé — et nous le comprenons — par les leçons de morale individuelle et sociale qu'il est contraint de donner. Mais entre le maître révolté et anarchiste et le pédagogue confit dans un optimisme béat, n'y a-t-il pas place pour l'instituteur que le cœur rend pratique, bon, avisé? M. A. Thierry nous paraît rééditer avec une âcreté maladive le mot de J.-J. Rousseau, précepteur des enfants de M. de Mably : « Je ne savais employer auprès d'eux que trois instruments, toujours inutiles et souvent pernicieux auprès des enfants : le sentiment, le raisonnement et la colère. »

L'amertume, la violence, l'ironie de tous ces écrivains sont concentrées dans les pages âpres et sobres de l'œuvre très personnelle de M. Léon Frapié. Avec *La Maternelle* (1904) l'Ecole enfantine fait son apparition dans la littérature française. *La Maternelle* est le journal d'une femme de service dans une école de quartier pauvre à Paris (rue des Plâtriers, 20e arrondissement). Cette bonne à tout faire est une déclassée. Peau d'âne en tablier bleu, elle cache ses brevets dans sa malle. Elle sera surveillée, devinée par M. le délégué cantonal et se mariera avec lui. Là n'est pas l'intérêt du livre. Il est dans les portraits parlants de la directrice et de ses adjointes, Mme Galant et « la Normalienne », de la cantinière Mme Paulin. Il est surtout dans les portraits d'enfants. C'est une humanité grêle, flétrie de tares indélébiles, graine de crimes, de souffrances, d'héroïsmes obscurs. Et, tout autour, c'est le quartier, les pères, les mères, les maisons vilaines suintant l'alcoolisme et la débauche. De lourdes questions sont posées sur ces pages. Frapié rappelle qu'il ne suffit pas d'enseigner : il faut nourrir. Il faut le pain au corps avec, avant le pain de l'esprit. On voudrait seulement que l'auteur détendît parfois son ironie et prêtât moins son propre langage à ses douloureux acteurs. Cela met en défiance devant certains récits de *l'Ecolière* ou de *la Boîte aux gosses*. Quant à *l'Institutrice de province* du même Frapié (1908) et à *Jean Costa* ou *l'Instituteur de village* (1902), par Antoine Lavergne, ce sont deux mélancoliques pendants, deux histoires navrantes d'êtres malheureux aux prises avec des tyranneaux locaux et leurs exigences politiques, deux martyres que soulignent, dans Frapié, les pénibles et réalistes illustrations de Steinlen.

On aime à croire que l'art littéraire a grossi ces infortunes, car ce serait à désespérer de la vie scolaire en France.

Heureusement que viennent de paraître *les Propos de M. Boneuil* (Colin 1913), de Ch. Ab der Halden. Cet ingénieux volume aura certainement plus tard une véritable valeur documentaire, pour qui voudra se représenter la vraie vie de l'école française au début du XX^e^ siècle. Il abonde en vérités, en satires point méchantes, dont ce côté-ci du Jura pourrait faire son profit. Que nous suivions M. Boneuil à bicyclette dans ses pénibles tournées d'inspecteur primaire, ou que nous séjournions avec lui dans l'Ecole normale du Fin-Midi, nous sommes toujours d'accord avec ce Philinte scolaire clairvoyant, malicieux, judicieux, paternel. *La Grande; le Bluff; Trahisons;* les *Demoiselles de St-Cyr* : voilà des chapitres que tout futur instituteur devrait lire. — *AO. art. 177 sqq.; la Vache; la Dernière classe* : voilà des chapitres que tout fonctionnaire de l'enseignement devrait méditer.

De tels propos honorent un pays.

* * *

A ce nombreux congrès d'auteurs français écrivant sur les maîtres et les élèves, la Suisse romande « terre sainte de la pédagogie » a-t-elle apporté sa contribution? Mais oui. Et, disons-le hardiment, une part originale.

Tout d'abord il y a Tœpffer. Au témoignage de Rod. Rey, cet éducateur intimidait. « Ses élèves silencieux, sur la défensive, craignaient ses critiques imprévues, ironiques, parfois âpres, contenaient soigneusement le peu de verve dont ils eussent été capables. » Ceci est juste du professeur de rhétorique et belles-lettres générales à l'Académie, dardant pardessus ses lunettes le regard pénétrant de ses yeux malades. Cela est faux du directeur de pensionnat sur la promenade Saint-Antoine à Genève. Sa maison fut, avec l'aide de sa femme, une maison de famille. Dans la *Bibliothèque de mon oncle* (1836 puis 1838), Tœpffer a d'abord montré en tête à tête le précepteur et le disciple. Comme on sait, il n'est pas toujours du parti de Mentor contre Télémaque. Il n'est pas l'ennemi juré de Calypso. L'humoriste comprend la jeunesse, il lui est indulgent. M. Ratin est un type bien observé de pédagogue à l'ancienne mode (mais, au fait, a-t-il vraiment disparu?).

Honnête homme, mais borné, respectable mais risible, intègre dans l'action, il se discrédite au parler. Il manque totalement d'esprit et de mesure, de tact par conséquent. Il cite Sénèque pour une tache d'encre et Caton pour bien moins. Le malheur veut qu'il ait pour élève Jules, un esprit tout en finesse, tout en malice innocemment aiguisée. Autre malheur : M. Ratin est susceptible en diable à cause d'une verrue qu'il a sur le nez. Jules la décrit pour se venger : « Elle était de la grosseur d'un pois chiche et surmontée d'une houppe de poils très délicats, très hygrométriques aussi ». Cette verrue faisait *fourire* Jules. Et que ne voyait-il pas, Mentor, dans ce délit de fourire? « L'esprit du siècle, l'immoralité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable. » Ratin exclut de l'éducation le sentiment avec une sorte de fureur jalouse. Pour lui le verbe aimer n'existe qu'à l'état de conjugaison. Sa pudeur en alarme pratique dans les textes les plus innocents les coupes les plus sombres. Contre cette méthode, Tœpffer s'insurge : « Elle comprime plus qu'elle ne prévient; elle enflamme plus qu'elle ne tempère; elle donne des préjugés plus que des principes. » — Jules, certes, n'est pas un « petit saint » ; mais avec ses défauts, c'est l'adolescent de chez nous : sensible, espiègle, honnête.

Par ces temps-ci d'*éclaireurs* et de *boys-scouts*, il convient de rappeler qu'avec ses *Voyages en zig-zag* (1843), Tœpffer fut un précurseur. Le programme du voyage? C'est de compter pour l'agrément « sur soi et les camarades plus que sur les curiosités des villes ou les merveilles des contrées ». C'est de faire provision « de gaieté, de courage, de bonne humeur ». C'est encore de se fatiguer de telle sorte que tous les grabats paraissent moelleux, de s'affamer jusqu'au point où « l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets, de leur nature les moins délicieux ». Aux yeux de Tœpffer, un voyage d'écoliers est à la fois chose très amusante et très sérieuse. Amusante, on voit assez pourquoi et ses revues de la troupe, au début de l'expédition, sont l'occasion d'inoubliables silhouettes. Chose sérieuse aussi parce que c'est une école du caractère. Par le beau temps, les jeunes voyageurs se dispersent. Vienne l'orage, ils se serrent les uns contre les autres. Tous pour un, un pour tous! Et qu'on se rappelle les moyens de transport et de locomotion entre 1825 et 1840! Le Tœpffer des *Voyages en zig-zag*

est le maître éclairé et libéral, qui prend le monde pour auxiliaire, lie la science à la vie, fait de ses écoliers des hommes. Ces caravanes qu'il rend deux fois vivantes — par le crayon et la plume — j'y vois figurer toutes les bonnes fées de la jeunesse : la vigueur, la santé, la joie, la loyauté, la rêverie, la réflexion, la volonté, l'amour du bien et le goût du beau.

Lire et goûter Tœpffer, c'est se préparer au rôle de pasteur d'enfants. Lire Tœpffer, lire son album de *M. Crépin* (1837), c'est rester un pédagogue de bon sens. Ces caricatures sont éternelles. Mme Crépin contrarie son mari dans l'éducation de ses onze enfants, s'éprenant tour à tour de tous les sots instituteurs, de toutes les ridicules méthodes, de celui qui va du général au particulier, de celui qui réduit tout en nombres fractionnaires, de celui qui tâte les crânes. Aux abois, M. Crépin visitera une école fondée sur l'émulation, ou encore l'institut Farcet dont la méthode est d'instruire en amusant, ou bien l'institution Parpaillozzi où la méthode est de faire autrement qu'ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin il découvre l'institution Bonnefoi où la méthode est de faire comme on peut et pour le mieux. Bravo! Puissions-nous avoir beaucoup de copies de cette institution!

Tout près de nous, l'historien de la Genève de Tœpffer, Philippe Monnier et son fidèle ami Gaspard Vallette ont fait parler, agir, rire, pleurer ou se souvenir les collégiens genevois de leur génération. C'est au début de ses *Croquis de route* que Vallette (qui fut maître au collège) perspicace, railleur et parfois ému, regarde ses disciples en train de faire « une épreuve ». Ils sont bien là tous, depuis Penard, le petit saint, futur membre du Consistoire, depuis M. Petzika, le *rasta*, qui n'écrit pas, mais se fait les ongles avec un petit instrument d'ivoire, jusqu'à ce clown de Griolet, qui sera ce que Dieu voudra : aubergiste, banquier, acrobate, qui paraîtra gai et sera triste comme tous les amuseurs. Et l'auteur de conclure judicieusement : « Il y a déjà de l'homme dans l'écolier; il y a toujours de l'écolier dans l'homme. »

Philippe Monnier connaît à fond l'établissement conçu par Calvin et instauré par lui le 5 juin de l'an 1559. Cette histoire, tour à tour austère, patriotique, curieuse, amusante, fleurie, revit dans *le Livre du Collège,* publié en 1909 à l'occasion du 350me anniversaire. Mais, à ce choix de documents, si heureux

soit-il, *le Livre de Blaise* est supérieur d'autant que l'art l'emporte sur l'histoire. Rarement Monnier a écrit quelque chose de plus simple et de plus exquis. Tout ancien collégien y retrouve un trait de sa vie qui dormait dans l'inconscient du souvenir, un mot de nature, une vision de l'enfance lointaine, une bouffée d'air printanier et frais. Tous ont connu cette « charrette de Berton », ce « petit bœuf de Tissot », ce « petit saint de Guillaumet ». Ce livre est l'évocation locale, virile, civique de la vieille maison dont on a pu dire : « La République est au collège. » Mais il pourrait se lire bien au delà du clocher de St-Pierre. Ces collégiens sont d'abord Genevois, ils sont aussi de partout. L'opinion de Griolet, dit Riquet-à-la-Houppe, sur les filles sera contresignée par beaucoup d'autres Griolets de beaucoup d'autres lieux. Le père de Blaise, lui, dit des choses belles parce qu'elles sont justes et graves. Et je ne sais pas, dans toute la littérature française, hommage plus simple et plus touchant rendu au labeur et à la noblesse du métier de maître que ce chapitre XXXIII, où le régent Sylvestre apparaît sous la lampe.

D'autres écrivains, d'autres pages, d'autres nouvelles, d'autres portraits pourraient sans peine être cités. Ce seraient, par exemple, *Les trois Demoiselles du père Maire,* (les trois baguettes inégales d'un magister), ou encore *Le Centenaire de Jean-Jacques,* par Louis Dumur ; ce serait tel croquis de T. Combe ; ce serait l'honnête, l'imprudent, le sympathique *M. Profit,* de B. Vallotton, si représentatif de tant d'excellents pédagogues de chez nous, courant, hélas ! le cachet, moins riches d'écus que d'enfants et de soucis....

Est-ce une illusion ? De toute cette littérature, il se dégage une impression moins âpre, plus sereine, plus poétique que des œuvres d'outre-Jura. Nos auteurs voient-ils plus béatement la vie ? Font-ils du roman romand dans le sens douceâtre et édulcoré de cette expression ? Je ne le pense pas.

Sans doute, tout n'a pas été dit sur les maîtres et les élèves. L'école qui est maintenant un organe social, l'école qui se fait de plus en plus envahissante, l'école qui héberge, qui donne à dîner, qui garde le soir, qui éduque les arriérés, qui enseigne les souffreteux dans l'air de la forêt, l'école qui surveille les adolescents, l'école — officielle ou privée — n'a pas encore livré aux écrivains tous ses sujets, tous ses types,

toute sa vie. Et la satire non plus n'a pas épuisé ses droits, notre pédagogie ayant, comme ailleurs, ses modes, ses engouements, ses pseudo-enquêtes, ses insanités, sa routine. Toujours il faudra lui rappeler ce qui est de mode et ce qui ne passe point et aussi que l'étude et l'effort, si peu à la mode, vont au-delà des temps. N'empêche que nos institutions, plus anciennes en un pays moins centralisé, n'aient peut-être plus de bon sens, plus de souplesse, plus de liberté qu'ailleurs.

Alors se comprend le mot de Blaise : « Au Collège qui reste ce qu'il y a de meilleur dans la vie : l'enfance, l'amitié, le souvenir ! » Notre idéal est d'y ajouter cet aphorisme :

Maîtres et élèves ont un maître commun : l'affection.

HENRI MERCIER,
Doyen de la Section classique du Collège de Genève.